

L. KIEFE

UN EDITEUR POUR LA JEUNESSE, A QUOI ÇA SERT ?

Je suis éditeur pour la jeunesse depuis plus de dix ans. J'ai longtemps travaillé aux Editions Nathan, où j'étais responsable de la collection Arc-En-Poche. J'ai créé d'autres collections de fiction, chez cet éditeur et ailleurs. Aujourd'hui, je dirige Mango-Poche, aux Editions Mango-Magnard Jeunesse. Jusqu'à présent, j'ai surtout publié des textes de fiction, des textes de littérature, dirait-on. J'ai aussi fait de la formation auprès d'enseignants, de bibliothécaires, d'animateurs, etc.... Ceux qu'on appelle les prescripteurs et dont le rôle de médiateur entre l'enfant et le livre est aujourd'hui reconnu. Dans ces séances, j'ai souvent été frappée par la méconnaissance du rôle de l'éditeur dans la production de livres jeunesse. On m'a tiré dessus à boulets rouges, parce que j'osais parler de rentabilité. On m'a laissé entendre que, finalement, je n'étais qu'un exploitateur de la création d'autrui. Bref, que l'éditeur était un intermédiaire plus ou moins parasite entre le créateur et son lecteur. Un peu comme l'agent immobilier entre le propriétaire et le locataire.

Bien entendu, je noircis le tableau à plaisir, pour pouvoir plus clairement cerner le rôle que nous jouons.

Je voudrais rappeler que les livres sont des objets. Il faut donc les fabriquer. Le manuscrit est la matière première indispensable. L'éditeur est l'artisan qui transforme le manuscrit en livre, produit de consommation courante....

Dans l'édition jeunesse, l'éditeur est, bien plus que dans la littérature générale, maître d'œuvre et coordinateur du livre ou de la collection qu'il dirige. Placé au carrefour de la création et du marché, l'éditeur doit d'abord définir les grandes lignes d'une collection, avant

de chercher les auteurs avec lesquels il pourrait travailler. Il me semble que dans l'industrie, ce poste s'appelle chef de produit.

Vous avez remarqué, sans aucun doute, comme l'ensemble de l'opinion publique est aujourd'hui alertée sur la lecture et sur le plaisir qu'on doit y trouver.

Et pourtant, l'idée que la lecture des jeunes est directement liée à la pédagogie fait encore des ravages. Je m'explique. La plupart des adultes prescripteurs, authentiques amoureux de la littérature en ce qui les concerne, n'hésitent pas à donner à lire aux enfants des choses fort indigestes parce que, à défaut de la forme, le fond est bon. Comme c'est dommage ! En effet, si on veut donner aux enfants le goût de la lecture, c'est dès leur plus jeune âge qu'il faut leur apprendre à exercer leur goût littéraire. Savoir, de façon indistincte, pourquoi telle histoire leur plaît plus que telle autre. Ne serait-ce point parce que le dialogue y est plus vivant ? Parce que, du coup, chaque personnage y a à la fois, plus de sel et plus de chair ? Oui, me répondrez-vous, mais pour arriver à ce résultat, il a fallu sacrifier le beau langage. Celui de l'écrit. Pas d'accord. Si la grossièreté et la scatologie sont bien inutiles dans les livres de jeunesse, l'argot et le parler familier y sont, en revanche, tout à fait à leur place. Peut-on croire à un personnage de petite fille qui s'exprimerait comme une dame très docte de cinquante ans ?

Des dizaines de fois, on m'a demandé : quels sont les critères de sélection d'un texte ?

Des dizaines de fois, j'ai répondu : un des premiers critères, c'est qu'il ne me tombe pas des mains quand je le lis la première fois. Que j'aie envie de savoir la suite et la fin. Que les personnages me restent en tête un petit moment. Que le livre ait une odeur et une saveur. Bref, qu'il existe. Ce ne sont certes pas des critères très objectifs. Personne ne prétend le contraire. Un responsable de collection publie sûrement des livres qui lui plaisent. C'est ainsi qu'une collection trouve sa cohérence. Je me souviens du jour où j'ai eu entre les mains le manuscrit de Thierry Jonquet, *L'Ogre du Métro*. Nous n'avions encore jamais travaillé ensemble. Lui-même n'avait pratiquement jamais écrit pour les enfants. J'ai lu ce roman d'une traite et quand je l'ai reposé, j'étais ce qu'on peut appeler un éditeur heureux. En effet, Jonquet avait fait

UN ÉDITEUR POUR LA JEUNESSE

ce texte sur commande. Ce qui signifie que si je ne lui en avais pas fait la proposition, cette histoire n'aurait peut-être jamais vu le jour. Voilà un rôle important de l'éditeur jeunesse. C'est qu'il suscite des textes. Parce que dans notre pays, la littérature jeunesse est encore considérée comme un genre mineur, la notion de commande est déterminante. Sollicité, encadré dans une collection, l'auteur se dit "pourquoi pas ?" et les lecteurs que nous sommes ne le regrettent pas.

Une question qui va toujours de pair avec celle des critères, c'est celle des thèmes. J'y répondrai de la même façon. Qu'importe le thème, pourvu qu'on ait l'ivresse ! Ou plus prosaïquement, on peut presque tout dire dans un roman pour la jeunesse, pour peu qu'on sache l'écrire. Des thèmes mille fois rebattus peuvent encore faire rire : lisez donc Zoé zappe de Pascal Garnier. Vous croyez pourtant tout savoir des méfaits de la télévision sur notre belle jeunesse, mais vous n'aviez jamais ri des aventures de Josette Bichonneau plongée bien malgré elle dans l'écran de cette maudite télévision... Le même thème, traité sans talent, ne peut que ressembler à un pensum moralisateur. Donc, foin du thème ! Occupons-nous plutôt de la littérature.

Depuis quelques années, fleurissent des collections et des titres pour adolescents. Il y aurait beaucoup à dire sur cette notion de littérature réservée aux adolescents, mais ce n'est pas ici l'endroit. En revanche, j'aimerais attirer votre attention sur le fait que cette littérature, qu'elle soit publiée par de bons éditeurs reconnus comme tels ou qu'elle soit dans des petits bouquins moches et bon marché, c'est la même chose. On cherche à racoler la jeunesse non pas en l'initiant à la littérature, c'est-à-dire à la diversité des langues et des genres littéraires, mais en la plongeant dans des reality-show, qui ressemblent, en plus dramatique, à ce que les enfants vivent dans leurs collèges. Est-ce une bonne façon d'initier les enfants au plaisir du texte que de leur donner des livres qui ne parlent que d'eux-mêmes ? Est-ce que la littérature doit être le reflet systématique de notre univers ? Ou bien le plaisir que nous y trouvons ne consiste-t-il pas, justement, dans la distance entre le personnage auquel nous nous identifions ? Moi, je réponds oui et je dis que, même si les tendances du marché sont en contradiction avec cette affirmation, il faut quand même continuer à

L. KIEFE

publier des romans historiques et des romans d'aventures. Lire de la littérature, fût-elle pour enfants, c'est quand même pénétrer dans l'univers d'un autre, d'un auteur. Ce n'est pas chercher des recettes à appliquer à la lettre, des conseils de maquillage dans un magazine pour jeunes filles branchées.

A vous, prescripteurs qui lisez cet article, plongez-vous dans la littérature jeunesse. Ses auteurs construisent, comme les auteurs de littérature générale, une œuvre. Ce qui est sûr, c'est que les bons sentiments ne feront jamais un bon livre. Et si l'on croit tout connaître des lecteurs auxquels on s'adresse, sous prétexte que ce sont des enfants ou des adolescents, on court à la médiocrité. On s'interdit de publier des livres imprévus.

Un éditeur de littérature jeunesse a, finalement, le même travail qu'un éditeur de littérature générale. Sauf qu'en plus de ses exigences littéraires, il ne doit jamais oublier que le premier réflexe d'un acheteur — et non pas d'un lecteur — de livres de jeunesse, c'est encore de se demander : la lecture de ce livre sera-t-elle utile à mon enfant, ou à ma classe ? Peut-être est-ce là, précisément, la spécificité de l'éditeur de jeunesse. Il est toujours sur la crête étroite de la pédagogie et de la littérature. A lui de choisir le versant qui l'intéresse.... A lui de concilier ses intérêts littéraires avec ses intérêts économiques et financiers.... Et aux lecteurs de trancher.

Laurence KIEFE
Editeur